



# Réception d'Armel Job

DISCOURS DE GABRIEL RINGLET  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 10 OCTOBRE 2020

Mesdames, Messieurs,  
Chères Consœurs, chers Confrères,  
Monsieur,

En m'adressant à vous de cette manière fixée par nos usages, vous pouvez même dire figée, j'essaie de m'imaginer Monsieur Job occupé à traire une vache avec un savoir-faire et une dextérité qui ne sont pas donnés à tous les sociétaires de notre Compagnie.

Vous savez traire une vache. On pourrait dire qu'il n'y a là rien d'exceptionnel et que bien des gens de la terre se sont initiés à ce toucher subtil largement désapprouvé par nos autorités sanitaires au temps du corona. Elles ont donc encouragé la traite informatique déjà répandue, bien avant la pandémie.

Mais vous, c'est différent. Parce que, « quand je traie une vache, avez-vous dit un jour, je m'endors quelquefois, à cause du lait et de la chaleur de la bête ».

J'espère que vous avez toutes et tous sous les yeux l'image de notre académicien sur son petit trépied, et que vous voyez où il va chercher son inspiration ? À moins qu'il ne choisisse ce siège et cet endroit pour rendre son oracle, comme la Pythie, à Delphes. Personnellement, je trouve plutôt encourageant qu'un de nos éminents romanciers soit capable de penser endormi sous le pis d'une vache.

Mais vous pensez aussi, Monsieur, dans votre grand jardin biologique où vous cultivez une belle diversité de légumes 100 % naturels. Non seulement vous bêchez, vous semez, vous coupez le bois de chauffage, mais vous épurez aussi les eaux usées grâce à un intéressant système de lagunage.

Nous sommes au cœur de votre travail littéraire.

Car ce jardin est plus qu'un jardin. Bien plus qu'une détente dans l'équilibre d'une vie. Mais la métaphore d'une ruralité si présente dans votre œuvre. Parce que beaucoup de vos romans ne quittent pas ce jardin qui se prolonge de Bastogne jusqu'à Liège, en nous entraînant, de village en village, dans des lieux bien identifiés que nous pouvons encore fréquenter aujourd'hui. Mais cette ruralité qui vous tient tant à cœur n'est pas que nostalgique ou sentimentale. Comme Lucien Guissard, votre prédécesseur ardennais dans notre Compagnie, vous pourriez vous moquer – je le cite – des « terriens du dimanche en mal de bucolisme ». La ruralité intérieure, c'est autre chose. « Le mystère du monde est tout entier dans la géographie d'un village ardennais » dit encore Guissard qui a raconté, comme vous, ce « petit peuple du silence » dont on n'a jamais parlé vraiment<sup>1</sup>.

Je crois que le mystère du monde se tient tout entier dans ce village qui traverse vos livres, comme le plus important, peut-être, de vos personnages. Et dans ce village au-delà du village, vous allez donner la parole à des gens de tous les jours, bien trop absents, dites-vous, de la littérature.

Il y a là, d'abord, une fidélité à vos origines. Vous êtes né à Heyd, près de Bomal, et vous avez grandi dans un milieu d'artisans. Votre grand-père était marchand de chevaux. Votre père matelassier, puis marchand de céréales. Et on parle wallon à la maison, ce dont vous êtes fier.

Mais dans cette chanson de la terre, il y a plus qu'un respect des origines, plus qu'un devoir de mémoire, presque une urgence : donner noblesse à des gens modestes et révéler surtout à quel point la complexité habite la ruralité.

Oui, bien sûr, vous allez faire entendre la langue de chez nous, faire déguster la bière de chez nous, montrer comment travaillent les artisans de chez nous. Le vocabulaire comme la sensualité des métiers vous collent à la plume. Mais au-delà de ce travail à la Maupassant, de cette parenté avec des conteurs du terroir comme Giono, Pagnol ou Cholem Aleichem..., tout votre parcours littéraire est un éloge de l'inouï qui se cache dans les destins que l'on dit sans histoire. Ça n'existe pas, pour vous, des hommes ou des femmes sans histoire. Mais pour les révéler, ces histoires parfois très secrètes, vous observez les fluctuations de l'âme humaine avec une précision d'entomologiste. Et si le noir s'empare souvent de vos personnages, vous avez l'art, aussi, de mettre en lumière ces éclats de bienveillance qui les rejoignent, cette petite bonté qui, parfois, se réveille, même au cœur du pire.

En quittant le village, le wallon, la maison, pour devenir interne au petit séminaire de Bastogne, vous avez en poche la passion du français. Ça, c'est l'instituteur. On aurait donc pu croire qu'après un secondaire marqué par cet amour-là, la philologie romane allait vous ouvrir les bras. Mais non ! Vous choisissez les classiques. Et à Liège en plus ! Quelle désillusion pour les autorités du séminaire de Bastogne qui, en principe, n'achalandent que Louvain ! Vous voilà donc diplômé de l'ULg, mais ce n'est qu'un début. Vous n'allez pas cesser d'explorer les langues et civilisations grecque et latine, jusqu'à vous spécialiser en mycénologie, l'étude du syllabaire linéaire B, une écriture du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, « poussé, dites-vous, par le goût de l'inutile ».

Et vous voilà de retour dans le collège de vos humanités, professeur de grec et de latin pendant 23 ans, et directeur pendant 17 ans. Un directeur qui va livrer au passage cette confidence interpellante : « Je constate que les élèves révoltés ont disparu. Par contre, des élèves en dépression, j'en rencontre chaque année. »

J'ai cru comprendre, Monsieur le directeur — vous voyez, on progresse ! — que l'animation d'une école passée, sous votre houlette, d'un séminaire de 500 garçons à un grand lycée mixte de 1600 élèves, a été pour vous un fleuve si tranquille qu'il vous a même permis de vous reposer sur ses berges d'écriture, puisque, vous en témoignez, votre vocation à romancer s'est révélée quand vous êtes devenu directeur ! Vous aviez enfin le temps de vous adonner à des choses un peu plus sérieuses...

Et l'écriture va s'emballer.

En deux décennies, une vingtaine de romans qui vont nous entraîner dans nombre de questions morales et philosophiques comme la culpabilité, la responsabilité (*Le Bon Coupable*<sup>2</sup>), la résistance, l'héroïsme, la trahison (*Dans la gueule de la bête*<sup>3</sup>), la manipulation (*De regrettables incidents*<sup>4</sup>) ou encore le pardon (*Et je serai toujours avec toi*<sup>5</sup>). Mais ces questions, et bien d'autres, vous les posez en situation concrète, rejoignant souvent une actualité brûlante qui, sous votre plume, ne vieillira pas. Car quand on relit vos ouvrages quelques années après leur parution et alors que le fait divers déclencheur s'est largement estompé, le roman, lui, tient encore la distance. C'est que vous avez l'art d'universaliser le point de départ comme si, en prenant de l'âge, vos textes nous offraient la jeunesse d'une parabole. Par exemple, *Tu ne jugeras point* évoque la disparition d'un enfant de treize mois. Quand un tel « fait

divers » (je mets des guillemets) surgit dans les bas-fonds du récit médiatique, on sait comme la mauvaise sensation peut chasser la bonne et prendre le pouvoir. Vous évitez ce piège en distillant le doute. Est-ce la mère qui a tué son bébé comme le juge, intègre et pondéré, est appelé à le penser ? Peut-être. Mais à chaque fois vous attendez le lecteur au coin de la page avec ces deux mots que vous allez décliner de livre en livre : « Et pourtant<sup>6</sup> »...

*En son absence* parle aussi de disparition. On peut penser à l'affaire Dutroux. Ou à un autre enlèvement tragique plus récent dans la région que vous habitez. Mais une fois encore, ce sont moins les faits eux-mêmes qui vous intéressent que l'angoisse de l'attente et les mécanismes ravageurs de la rumeur<sup>7</sup>.

Avec *Loin des mosquées*, vous touchez à une autre question de plus en plus présente à la une des journaux : le crime d'honneur. Mais au-delà du récit des mariages arrangés dans une société multiculturelle, le roman parle surtout du courage des femmes que l'on veut soumises et qui ne le sont pas<sup>8</sup>.

Vos derniers livres en date, *Une femme que j'aimais*<sup>9</sup>, *Une drôle de fille*<sup>10</sup> et *La Disparue de l'île Monsin*<sup>11</sup> rejoignent d'autres questions fort débattues aujourd'hui : l'adoption, le harcèlement et la vie après un traumatisme d'enfance. Des questions rudes et délicates où l'innocence vient se blesser au pays du non-dit.

On reconnaît les grands romanciers « fait diversiers », quand ils parviennent – vraiment – à faire entrer le plus petit fait divers dans la grande Histoire du quotidien. Sartre lui-même invitait à « explorer cette auberge espagnole du crime » lorsque, penché sur le berceau du *Nouvel Observateur*, il recommande vivement à la toute jeune publication de « disputer à la droite la becquée des faits divers<sup>12</sup> ». Pas étonnant alors, que vous portiez aux nues la littérature russe, elle sait y faire sur ce terrain-là, et que vous aimiez tellement Kundera dont les personnages – je vous cite – « ne sont pas prisonniers d'une psychologie qu'on aurait comprise au bout de vingt pages ». Le roman – toujours Kundera – doit être une énigme et un paradoxe<sup>13</sup>. Et puis Simenon, bien sûr, mais en moins noir et en plus chirurgical. Mauriac aussi. Au sens où il y a chez vous quelque chose du médecin légiste dans votre manière d'autopsier l'âme humaine et d'examiner la conscience sous toutes ses coutures. Y compris et peut-être même en premier, la mauvaise conscience. « C'est la mauvaise conscience qui rend la vie intéressante, dites-vous. Pas la bonne conscience des gens

qui ne se posent pas de questions et qui manifestent en hurlant devant le monastère où se trouve Michèle Martin sans interroger la part sombre qu'ils ont en eux. »

Et pour interroger cette part sombre, vous appliquez, vous aussi, le conseil que Gide donnait à Simenon : « Pas de littérature ! » Il n'a pas dit : « Pas d'écriture ! » Mais aller droit au but. Le thriller psychologique aux allures policières évacue les fioritures. Pour créer un suspens savamment dosé, vous travaillez « à l'ancienne », dites-vous, avec une sobriété qui donne force et dynamisme à la trame narrative. Avec ce souci, toujours, tellement au cœur de vos romans, de briser les apparences, de pourfendre les idées reçues, de rapprocher les offenseurs et les offensés et de distiller, l'air de rien, de petites touches de désordre, dans des quartiers, des villages, des familles que l'on dit si tranquilles. Mais non ! Et vous allez prendre plaisir à le montrer de livre en livre : la vie la plus simple est complexe, énigmatique et mystérieuse.

Ces trois mots-là, on peut les appliquer en particulier aux femmes si intensément présentes tout au long de votre œuvre. Dès les premiers romans, *La Femme manquée*<sup>14</sup>, *Baigneuse nue sur un rocher*<sup>15</sup>, *Hélène Vannek*<sup>16</sup> en passant par les surprenants *Mystères de sainte Freya*<sup>17</sup> jusqu'aux très belles figures d'Olga et Vika dans *De regrettables incidents*<sup>18</sup>, vous nous offrez de superbes portraits de femmes, charnelles, plutôt tourmentées, que vous allez rejoindre à travers leurs silences, leurs entêtements, leur détermination et surtout leur mystère.

Autre chemin pour rejoindre le mystère, le théâtre philosophique et même, à bien des égards, théologique. On songe, bien sûr, à *L'Évasion de Socrate*<sup>19</sup> et votre éloge de la sainteté laïque, à *La Mort pour marraine*<sup>20</sup> où vous revisitez un conte des frères Grimm avec le souhait de permettre à des élèves du secondaire de mieux pénétrer des thématiques comme le deuil, la passion amoureuse et l'acharnement thérapeutique, ou encore *Le Concile de Jérusalem*<sup>21</sup> où vous mettez en scène Paul, Pierre et Jacques à l'heure du grand débat qui a secoué l'Église primitive à propos de l'ouverture de l'Évangile aux païens. Et puis, tout récemment, non encore édité, *La Femme de saint Augustin*<sup>22</sup> où vous réécrivez, à partir des *Confessions* de saint Augustin, l'histoire incroyablement moderne de cet homme marié, père de famille, devenu prêtre, évêque et docteur de l'Église.

Mais ce qui me rejoint plus encore quand vous vous aventurez en théologie, et même en exégèse, c'est la subtilité, pleine d'humour, avec laquelle vous venez vous glisser, un peu à la manière de Jean Grosjean, dans les failles du texte biblique ou les interstices de l'institution ecclésiale.

Ainsi, dans *Les Mystères de sainte Freya*, vous vous demandez si les béatifications catholiques méritent toujours le label de « canonisation vaticane contrôlée »... C'est qu'à la fin du pontificat de Jean-Paul II, très actif sur ce terrain, le pape a eu l'excellente idée de canoniser sœur Freya, une religieuse belge particulièrement dévouée envers les défavorisés. On a beaucoup trop peu évoqué cette canonisation en Belgique. On parle toujours de sœur Emmanuelle, parce qu'elle est française, mais croyez-moi, sœur Freya mérite largement la comparaison. Inutile de vous dire que, pour une fois, Flamands, Wallons et Bruxellois sont d'accord : sœur Freya est une gloire nationale. Et quelle chance pour M<sup>gr</sup> Van Camp, tout fraîchement élu : une sainte dans son diocèse. L'évêque n'est pas encore remis des festivités place Saint-Pierre qu'il reçoit un e-mail particulièrement troublant : « Freya était une salope. » Vous imaginez. D'autant plus que le corbeau s'empresse de révéler la vie secrète de la religieuse à la presse. Comment le faire taire ? Parce que la situation est terrifiante. Vous voyez ça d'ici : une erreur de canonisation. Mais c'est la ruine de l'infailibilité pontificale. Pas de panique. On peut faire confiance aux ressources inépuisables de l'Église catholique...

C'était juste pour vous mettre en appétit si vous n'avez pas encore lu...

On devine, rien qu'à travers cette courte évocation, que vous approchez la foi, la religion, la Bible (*Les Eaux amères*, par exemple<sup>23</sup>) ou encore les Évangiles, avec beaucoup d'humour et en toute liberté de pensée, convaincu que la perplexité est le fondement même de l'attitude religieuse. Et pour le montrer, vous allez vous intéresser en particulier à celles et ceux dont on parle peu dans les textes inspirés. *Le Frère du fils prodigue* par exemple<sup>24</sup>. Ça vaut vraiment la peine de l'écouter, ce garçon-là. Bien sûr qu'il était jaloux de son frère si injustement choyé, mais c'est à son père, surtout qu'il en voulait. Et quand il est reparti, le Fils prodigue, parce qu'il est reparti, alors là, l'aîné a craqué devant la douleur du père. Et il a même pensé que le jour où son père mourrait et où son frère reviendrait pour la seconde fois, que ce jour-là, ils

seraient tous les deux tellement accablés qu'il arriverait sans doute, lui aussi, à lui pardonner, à son cadet, et peut-être même à l'aimer.

Avouez que Jésus aurait pu l'inventer, celle-là : la conversion du frère du fils prodigue...

Je ne vous cache pas que ma préférence, parmi tous ces personnages secondaires à qui vous offrez une nouvelle vie, concerne *La Femme de saint Pierre*<sup>25</sup>. Ainsi, vous nous racontez la vie quotidienne de cette jeune épouse et mère de famille que l'Évangile ne connaît qu'en trois lignes à travers sa belle-mère. Elle en a, pourtant, des choses à dire à son Simon de mari ! Parce que c'est bien beau d'abandonner la vaisselle et de courir avec quelques copains spirituellement volages derrière un illuminé qui attire les plus miséreux. Mais la maison, pendant ce temps-là, qu'est-ce qu'elle devient ? Alors, elle ne s'en cache pas, la femme de Simon, elle prie le Tout-Puissant qu'il lui rende son mari. Et le Tout-Puissant l'exauce. Le voilà qui rentre, Simon, dépité, à la traîne, portant un glaive romain attaché à un baudrier, lui qui détestait les armes.

« Il s'est arrêté devant moi », confie-t-elle, un peu émue quand même, « il a penché la tête et a jeté son glaive par terre. Puis il m'a tirée contre lui en balbutiant : "C'est fini. Tout est fini maintenant. (...) Le messie a été arrêté et exécuté par les Romains." (...) Une joie enivrante m'a inondé le cœur. »

Notez qu'elle n'est pas au bout de ses surprises, l'épouse de Simon. Un jour qu'il avait repris ses filets – enfin !, il était temps – le voilà qui rentre à la maison, rayonnant : « On l'a vu sur la plage. Il est vivant ! »

« Il a dormi quelques heures, puis il a préparé sa besace. Il m'a dit qu'il repartait pour Jérusalem.

Je sais qu'il ne reviendra pas, car il m'a demandé de l'accompagner.

Je n'irai pas à Jérusalem. Je suis la femme de Simon. Pas la femme de Pierre. Et j'attends un second enfant<sup>26</sup>. »

Cette imagination à fertiliser le mystère, on va la retrouver dans un texte inédit de 2011. Cette année-là, à l'occasion du Vendredi Saint, je vous ai demandé de réécrire la Passion, très librement, pour le Prieuré de Malèves-Sainte-Marie. C'était bien avant *Soif* d'Amélie Nothomb. Mais les deux textes, décapants, ont quelque parenté.

Dans l'interprétation que vous nous avez offerte, Jésus meurt « incroyant » si j'ose dire : « Pourquoi m'as-tu laissé tomber ? » C'est fichu, dites-vous : il a perdu confiance et meurt désespéré en se rendant compte qu'il s'est planté depuis le début...

Mais... un peu de lumière va venir, malgré tout, à travers le personnage de Joseph d'Arimatee. Joseph, d'abord profondément découragé, à force de ressasser tous ces événements, se dit que dans le fond, qui sait ?, Dieu a peut-être changé de camp. C'est ça ! « Il est passé du côté des faibles, dans le rang des massacrés. Celui qui l'appelait "Abba" l'a sans doute ému finalement. Il a fini par le convaincre. Il l'a converti à la douceur. Mais il a été la première victime de cette conversion. En n'intervenant pas dans la mort de son Fils, Dieu a donné raison à Jésus contre le Dieu qu'il avait été si souvent. » Donc, en bref, et je crois vous avoir bien lu, c'est le Fils qui convertit le Père à son insu. Jésus ne sait pas, en mourant, qu'il a sauvé "Abba". Une très grande relecture de la Passion<sup>27</sup>.

Je ne voudrais pas terminer cet éloge, Monsieur, cher Armel, sans vous remercier d'avoir enfin rendu ses lettres de noble impertinence à mon saint patron. Parce que dans votre monologue, *L'Ange Gabriel*<sup>28</sup>, vous êtes un des rares écrivains à avoir remarqué que l'ange Gabriel avait le blues. Et il y a de quoi : trois missions en 2600 ans ! La première du côté juif, avec Daniel ; la seconde du côté judéo-chrétien, avec Marie ; la troisième du côté musulman avec Mahomet. Gabriel au carrefour des trois monothéismes, c'est déjà un bon début. Un Gabriel qui, à travers une initiative personnelle tout à fait secrète (sinon nous ne serions pas chez Armel Job), tente de venir expliquer sur terre le désarroi de Dieu « quand il voit ce que les hommes ont fait de lui »

Je cède la parole à Gabriel :

Vous savez ce qu'il nous a dit dernièrement ?

« Je préfère qu'on ne croie pas en moi.

Tout plutôt que de passer pour cette affreuse idole  
que les hommes brandissent ! »

Et comme on se récriait, en chœur naturellement, il a ajouté :

« Finalement, j'aime encore mieux les athées.

Au moins eux ne croient pas en ce que je ne suis pas. »

Puis il s'est retiré dans ses appartements.  
Je vous le dis, nous les anges, nous craignons un burn-out.  
Voilà. Vous avez bien compris que je ne suis pas en mission.  
Je suis venu de moi-même. Dieu ne m'a rien demandé. (...)  
Du coup, j'aimerais autant que vous ne parliez pas de ma visite.  
N'allez pas raconter que vous avez rencontré l'ange Gabriel.  
Que tout ceci reste entre nous ! Ma démarche est privée.  
Bien entendu, je n'en ai informé aucune autorité religieuse.  
Je n'ai pas l'intention de me rendre dans les temples, les mosquées  
ou les synagogues.  
Ne voyez même pas l'ange en moi.  
C'est plutôt heureux que j'aie perdu mes ailes.  
Considérez, si ça vous chante, qu'elles n'étaient  
qu'un accessoire de théâtre,  
un simple déguisement.  
Ce serait mieux encore.  
Simplement, voyez-vous, Dieu, moi, je l'aime (...)  
Bien sûr [il reste] un mystère [et] je ne prétends pas savoir qui il est.  
Mais depuis le temps que je le fréquente, je crois au moins savoir  
qui il n'est pas.  
J'aimerais que vous pensiez quelquefois à lui,  
comme je vous l'ai montré, frêle, chancelant, menacé<sup>29</sup>.

Voilà, Armel.  
Vous avez compris que je ne suis pas en mission cette après-midi.  
Que tout ceci reste entre nous !  
Moi aussi, j'ai perdu mes ailes, depuis longtemps.  
Considérez, si ça vous chante, que mon discours de réception n'était qu'un  
monologue de théâtre, un simple déguisement, ce serait encore mieux.  
Simplement, voyez-vous, vos romans, vos pièces de théâtre, moi, je les aime.  
Bien sûr, votre œuvre est un mystère, et je ne prétends pas la connaître.  
Mais depuis le temps que je la fréquente, je crois savoir au moins qu'elle me  
révèle la part d'ombre qui est en moi.

Vos livres m'ont encouragé à ne pas repousser l'obscur du quotidien mais à accueillir, au contraire, la couleur de cette obscurité.

Vous m'avez surtout rappelé que la bonté se cachait parfois dans ce noir-là, et qu'un cœur fatigué pouvait aussi s'emplir de joie.

Rien que pour cela, pour cette joie dans l'obscur, cette petite joie increvable qui vient parfois nous rejoindre au plus profond de notre puits, soyez, sois le bienvenu, Armel, dans notre Compagnie.

## NOTES

*De nombreuses expressions et réflexions d'Armel Job qui émaillent ce texte de réception proviennent de conversations et d'interviews, parfois saisies au vol ; elles ne feront pas l'objet de notes particulières.*

<sup>1</sup> Gabriel Ringlet, *La Puce et les lions. Le journalisme littéraire* (avec Lucien Guissard et vingt autres journalistes-écrivains), Bruxelles, De Boeck-Westmael, 1988, p. 62 et 86.

<sup>2</sup> Armel Job, *Le Bon Coupable*, Paris, Laffont, 2013.

<sup>3</sup> Armel Job, *Dans la gueule de la bête*, Paris, Laffont, 2014.

<sup>4</sup> Armel Job, *De regrettables incidents*, Paris, Laffont, 2015.

<sup>5</sup> Armel Job, *Et je serai toujours avec toi*, Paris, Laffont, 2016.

<sup>6</sup> Armel Job, *Tu ne jugeras point*, Paris, Laffont, 2009.

<sup>7</sup> Armel Job, *En son absence*, Paris, Laffont, 2017.

<sup>8</sup> Armel Job, *Loin des mosquées*, Paris, Laffont, 2012.

<sup>9</sup> Armel Job, *Une femme que j'aimais*, Paris, Laffont, 2018.

<sup>10</sup> Armel Job, *Une drôle de fille*, Paris, Laffont, 2019.

<sup>11</sup> Armel Job, *La Disparue de l'île Monsin*, Paris, Laffont, 2020.

<sup>12</sup> Frédéric Antoine, Jean-François Dumont, Benoît Grevisse, Philippe Marion, Gabriel Ringlet, *Écrire au quotidien. Pratiques du journalisme*, Bruxelles - Lyon, Evo - Chronique sociale, 1995, p. 82.

<sup>13</sup> Milan Kundera parle à plusieurs reprises d'énigme et de paradoxe dans *L'art du roman*, Paris, Gallimard, NRF, 1986.

<sup>14</sup> Armel Job, *La Femme manquée*, Paris, Laffont, 1999.

<sup>15</sup> Armel Job, *Baigneuse nue sur un rocher*, Paris, Laffont, 2001.

<sup>16</sup> Armel Job, *Hélène Vannek*, Paris, Laffont, 2002.

<sup>17</sup> Armel Job, *Les Mystères de sainte Freya*, Paris, Laffont, 2007.

<sup>18</sup> Armel Job, *De regrettables incidents*, Paris, Laffont, 2015.

<sup>19</sup> Armel Job, *L'Évasion de Socrate*, Bruxelles, éditions Samsa, 2017.

<sup>20</sup> Armel Job, *La Mort pour marraine*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2016.

<sup>21</sup> Armel Job, *Le Concile de Jérusalem*, Namur, Fidélité, 2018.

<sup>22</sup> Armel Job, *La Femme de saint Augustin*, inédit, 2020.

<sup>23</sup> Armel Job, *Les Eaux amères*, Paris, Laffont, 2011.

<sup>24</sup> Armel Job, *Le Frère du Fils prodigue*, Namur, Fidélité, 2018.

<sup>25</sup> Armel Job, *La Femme de saint Pierre*, Bruxelles, Labor (Coll. « Grand espace nord »), 2005.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>27</sup> *La Passion relue par Armel Job*, Prieuré de Malèves-Sainte-Marie, 22 avril 2011.

<sup>28</sup> Armel Job, *L'Ange Gabriel*, Namur, Fidélité, 2018.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 196-197.

Copyright © 2020 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Gabriel Ringlet, *Réception d'Armel Job. Séance publique du 10 octobre 2020 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2020. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>